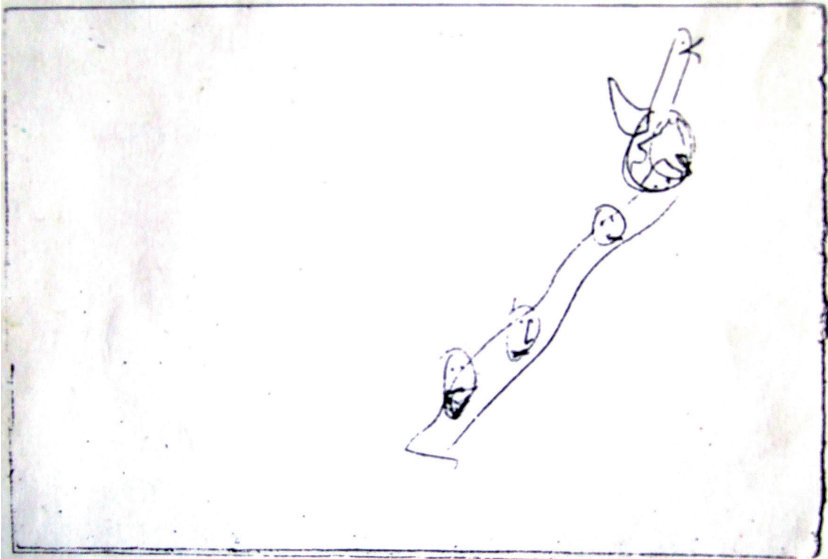


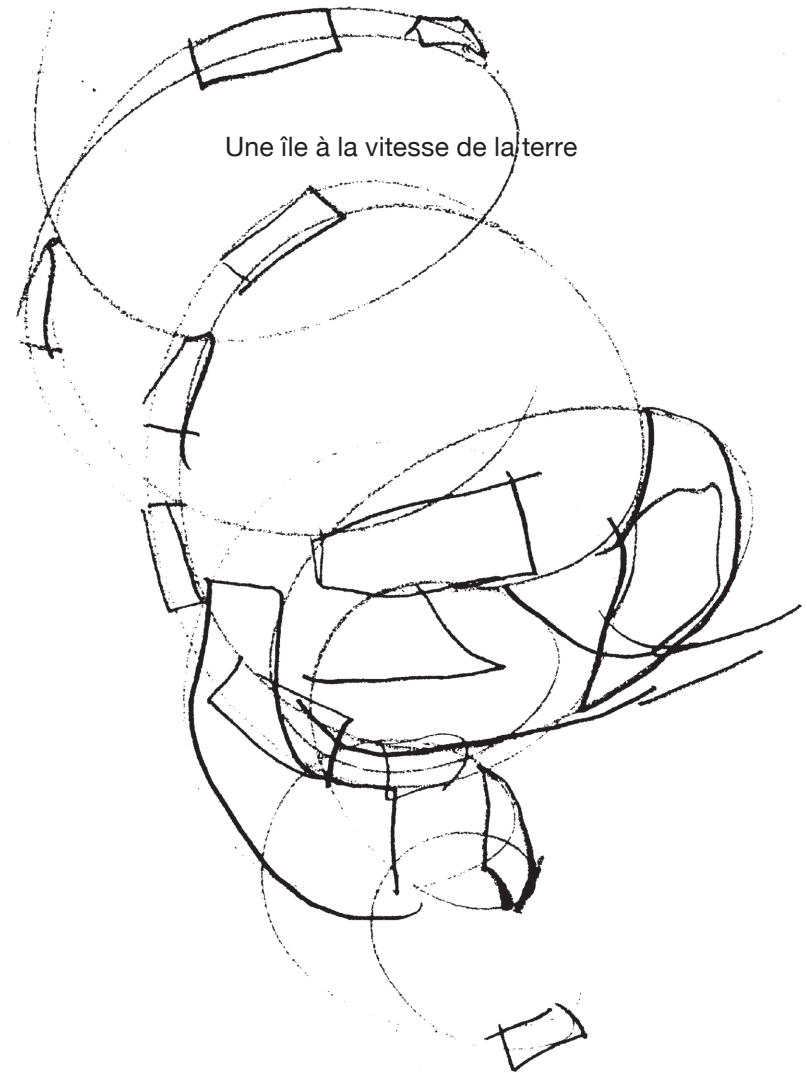
Décidé Marcel

## En rêvant dans une île



printemps 1987

Une île à la vitesse de la terre



Je voyage. Présence des voyages d'hier à aujourd'hui.

C'est dur, de voyager à sa petite vitesse dans un train. Il faut le savoir ou bien rêver ? On trouve ça triste quelques fois un train qui passe. Toutes les utopies de mes voyages passés ! Aujourd'hui c'est dur, un filet au ballon rêvé, à l'oubli.

Les usines sont les plus belles architectures. Grands cubes striés d'alliages de fer, immenses boîtiers légers, œillés de verrières ; carapaces d'insectes, gonflées, de l'intérieur, vers le haut dominateur.

On va pas me reprocher d'être planqué, parce que j'ai l'œil à tout !

« La lumière de juste » c'est la librairie rue des Moines dans mon quartier parisien. Un avion détourné, trois mémés groupées s'informent et pépient autour de l'épicier qui répand la parano.

Un jeune homme pris en flagrant délit de fauche d'une revue y est retenu, à l'heure où tout le quartier défile ; on lui fait la leçon, discours, salon. J'ironise, on me retiens aussi. Mon amant, le jeune garçon qui les aide par intermittences, me confie : les vieilles planquent souvent un magazine volé dans leur journal. Moi j'dis rien.

De longs toits fin d'une longue maison filent, en éperon sur la colline des hommes, terminent l'île. Voyager ? Il faut rêver à ce qu'on voit, le front collé contre la vitre froide.

La nuit, c'est familier.

D'un vieux compartiment S.N.C.F., la fenêtre : l'écran, du flou, de l'incertain, des transparences habillées dans l'espace, des bouts de rien, une géométrie de paravents différés, remplacés ; des clignotants, des dentelles d'arbres, et du vent ! Des vacances à la fenêtre, 4<sup>e</sup> côté où tout peut être redonné.

J'écris parce qu'il me souvient dans des interstices des paysages de nuit par la fenêtre du train troué, traversés de ponts de lumières, de

coudes, relais des parties d'un corps, clip architectural de la terre, décor à vue de la vie, impressions d'un développement (physique) d'une mémoire sculptée de fiction.

À la douleur un seul remède, la confiance. Confiance dans ce qui va arriver. Chaque homme a pour crime de tromper la confiance qu'il a dans le monde. Le mal c'est ça.

Déçu f'peux tout créer.

Je ne veux pas d'histoire d'amour. Je veux l'amour.

Je ne veux pas d'histoire. Sinon des Aventures Autres. Jeux d'Artifices !? Remake des Enfants Terribles. Si l'enjeu est menacé c'est qu'il y a une histoire.

Pour protéger l'enjeu de nos mythologies, des multiples possibles, « je ne veux pas devenir » chante Éliisa. Lili la complicité tu la veux à présent petite et voyageuse ? Je veux ta foi pour rêver, aux multiples possibles. Le feu est partout. Voyager. Un centre à l'extérieur, en pays étranger. La tête malléable, mille foyers.

... S'habituer à être fluide, l'aimé qui accorde.

... pour être flippé je suis décontracté !

BLEU

Des petits bouts de châteaux en Espagne, en stuc, en briques, jouets cassés, faux, compilés, salis, oubliés collent aux maisons brunes et vertes de pierres végétales.

Signes. Les français surveillent ton degré de dignité, affichent leur peu de liberté sur eux, en surface. Les espagnols sont simples. Ils t'observent pas des pieds à la tête. La grimace, leur dignité est muette. Apparente indifférence muette des peuples, en voyage.

Le circuit touristique est ringard, nul, bordélique, désuet, et cher... Le tourisme espagnol, étranger au pays, c'est des vieux stocks de Prisunic vendus au prix fort.

Le vent s'engouffre dans le ventilateur du train, hurle comme une scie.

L'après-franquisme : le tourisme.

Le pays est ailleurs.

BARCELONE. Je compte et recompte mes sous passant d'un trou du budget au budget retrouvé, décompte minutieux de ce qui est perdu, une consolation pour ne rien perdre, de la journée en segments, en heures de dépense ; la vision méthodique du temps décompté d'argentier. Juste une ville : à vous bouffer.

Les garçons d'Espagne ressemblent à tous les garçons de France, toujours bruns-rare rouquin-Reno-doré-je pense à toi à qui j'ai dis je pars pour mieux t'approcher.

La Sagrada Família. En grim pant dans l'une des deux plus hautes tours creuses d'escaliers en colimaçons juxtaposés, en levant la tête ai dessus d'un couloir d'espace vertigineux, levant la tête, un crachat, de l'eau sur ma tête, un petit garçon rit de sa farce plus haut, s'éclipse. Bénédiction ou insulte grave ? Furieux, indécis, je suis ravi.

SUR LE BATEAU.

« — Alors toute action est un mal ? Répondait Kim.

— S'abstenir d'actions est un bien, sauf lorsqu'il s'agit de s'acquérir du mérite. » Kipling.

Avoir confiance même quand ça n'est pas dit ?

Élégant. Voilà c'que veux être. Mais la vie n'est pas élégante. Alors je fume comme un dératé. Je cherche des fatigues à me perdre.

(L'île en vue)

Dompter le bleu,

le liseré bleu,

le bleu plus éclatant le long de la côte

jusqu'où vont les baigneurs.

Dompter le rêve.

D'instinct ne pas s'occuper du circuit obligé des autres, faire ce qui plait, aimer ce qu'on fait, et ceux qu'on rencontre sans les chercher. Ce qu'on aime chez les autres c'est la liberté. L'autre, c'est une forme personnelle de liberté.

J'aime les sexes mais j'aime les gens asexués.

Intuition d'un voyage initiatique, christique.

Christian, passeur, chauffeur de grand hôtel à Paris, est venu à moi entre deux bateaux et me conduit à travers toute l'île à moto, à la recherche d'elle. Partager une maison. La rejoindre.

Le tour de l'île, minuscule, miettes à touristes. Adresse postale, courrier-retard. Écho de son périple, enquête, une journée, le bon chemin, fine ligne de sable, à moto, à travers champs la nuit, si familier, infini. Au Blue Bar, en travaux. Au bord de mer.

Sami, mignon avec une tignasse enturbannée, une petite dent de travers, une tête de petit garçon, caressant.

Christian — T'es pas doué... qu'est-ce que tu sais ?... à part trouver les garçons mignons.

Sami et Jean au bord de mer, deux gentils garçons en retraite, habillés de pulls des poubelles, mangent des coquillages et travaillent.

J'ai sucré mon argent de poche en trois jours, riche et pauvre c'est pareil. L'épicerie du monde c'est le vol.

Nous sommes des enfants.

Plages et prairies confondues. Les fleurs sur le sable.

Ici c'est la jointure orient/occident.

Pour les hippies c'était la halte, aller, retour. Rester, partir ? Ne pas savoir que choisir ? Mais le déracinement c'est notre liberté. La végétation, quasi-inexistante, l'est, à cause du vent.

Les champs en fleurs ressemblent à ceux de Bretagne.

Elle a trouvé un gérant qui nous enjoint à se restaurer ensemble avec Christian sur le port. Un carton ! Christian et moi vexés. L'impression de payer la note à deux. Le gérant du Blue Bar draguant des clients ne paie pas. Elle — au petit plat — trouve ça normal.

Marie L'or comme toutes les filles, veut parfaire le garçon, rendre sa grossièreté moins lourde, veut le changer petit à petit, sans rien dire, le cleaner. N'ayons pas peur des généralités, c'est comme si les femmes s'identifiaient avec l'amour que les garçons (mais qui nécessités maintenant s'aiment) et toujours une fille veut transformer le garçon, le parfaire, discrète. Marie L'or et moi on est semblables. D'un trop d'imagination on voudrait en faire quelque chose, et on est déçu, de n'avoir eu que peur, que le résultat n'est rien. Le comble c'est qu'on est déçu.

Se retirer sans se détourner des ses principes, impossibilité d'agir, se retirer, noble.

Réveils fantastiques.

Sami : à dix ans j'étais très amoureux mais triste. Toujours quand je suis amoureux, faut que la personne soit inaccessible... Puis la grosse Véro... amoureuse de moi... quand je relis ses lettres, je m'en

veut, je lui faisais des trucs, je referai plus. Je me suis promis d'aimer la prochaine fille. Je me suis dit le prochain qui m'aimera, une fille, un garçon, n'importe ; je serai attentif mais on peut pas, on est pas Bouddha.

C'est pour ça que je zone, je voyage.

À l'école j'aimais pas la façon d'enseigner, l'esprit, pour ça l'école, j'ai quitté. Quand on est enfant, amoureux, ça s'passe mieux. Plus tard le monde autour c'est dur.

Moi : plus tard c'est encore mieux, aimer l'autre c'est accepter son tempo, faire avec le tempo du monde, se réadapter. L'inaccessible devient accessible, une complicité si intime malgré l'impossible. C'est unique. Lili.

Ah les filles ah les filles  
faut toujours les attendre  
Ah les filles ah les filles  
sont-elles toujours tendres  
Ah les mecs ah les mecs  
eux ils veulent être tendres  
Ah les mecs ah les mecs  
qu'est-ce qu'ils peuvent bien attendre ?

Intime apprenti du nouvel an 86, j'étais le presque-ami d'un cinéaste-débutant, victime d'un premier amour... Je le connaissais mal, mais il s'avérait immédiatement ce soir-là que j'étais son seul confident, son intime parmi ses amis.

Et je faisais le va et viens entre sa maison nichée dans une grotte, et la maisonnée plus bas où des jeunes plus "rue" jouaient de la musique, amoureux que j'étais d'un ange qui se trouvait dans le train pour venir. À l'aller on se regardait, lui mascotte d'un groupe de plus grands, il m'offrait en regard sa silhouette contre la vitre, le soir au coucher de soleil.

Je l'emmène à la fête de la maison d'en Haut puis à la ferme des parents. La victime passe. Et au lieu de donner mon adresse à l'enfant,

moi toujours prêt à me l'effaroucher... il s'en va.  
Puis la sœur de la victime me dit : t'en va pas ? c'est dommage pour toi — tu travailles plus avec lui si tu pars tu perds tout — Il est flippé  
— Pars pas.

Pris entre mes deux destinées qui m'échappent, je m'enfuis et m'endors avec la première voiture venue, qui me mène au réveil juste devant chez moi à Paris.  
Confident des privilégiés, et des innocents de la rue, mon incertitudes au malaise des premiers, et au confort malaisé des seconds, font que je ne me situe pas, et mon romantisme me fait fuir.

Je voudrais tout, et tout est imparfait, et tout est de nulle part et repart. Je prend comme une prière, et je jette.

Impatience d'aimer un garçon. Je ne suis plus ferme, je cesse, de trop de possible, je ne sais plus quoi tenir. Enfin j'affole, j'intimide. Mais je garde près de moi, quoi qu'il arrive, l'amour des petits.

Marcher avec eux deux la nuit sur l'unique route goudronnée de l'île qui la traverse de part en part, sous la lune et l'immense coupole.

L'île. Le café La Founda Pepe. Babs. Le parasitage du parasitage, dit Jean. Le décor habituel. De la vie. Et moi avec l'ange. Qu'est-ce que je fais avec l'ange ?...

« L'ange-choux fuck me haha »... me répond un cadavre exquis que j'ai proposé à Sami, Jean, et à leurs amis punks.  
— J'ai eu l'impression d'un bad trip, me dit-il, j'ai eu le flash que ça t'a pas plu.  
— Oui mais c'est égal, les clichés obligés, l'ironie de la vie surexposée avant connaissance, graffiti punk.  
— Oui la provoc des provoc, ça a ses limites.

Vagabonds de la route, des villages, gentils zonards des faubourgs, poulbots de la Foi, avec des sourires amicaux...

— Ah bon ! Et toi, la foi ?  
— J'suis un voyageur, je fais pas avec le monde.  
Je fais ce qui me plaît même si ma place est petite. Artiste ?... je ne sais pas me vendre... et la retraite est nécessaire... continuer à être amoureux, et protéger le rapport à la connaissance. C'est quoi ta foi ?  
— Se poser des questions ; je suis seul, j'ai plein de potes, mais j'aurais plus assuré, dans une bande, tous accrocs les uns aux autres.

Christian est jeté par l'homme en place. Christian m'en veut un peu de rester. Il s'en va content et déçu.

Ils étaient quatre enfants, Sami "l'Ami de tout au monde", Marie L'or, Pascal et Jean. Amour et connaissance ?, ils sont caressant. Ils ont l'amour du petit, tout dans un petit endroit, le voyage, le vent.

Ils étaient quatre enfants et un papa, le Grand Michel de 50 ans à béret rouge et à grosses lunettes, de se cacher vieux bab pied-noir, patron qui méprise et sous-paie ses deux ouvriers, mes amis : "ils puent".

Elle m'invitait à partager une maison, on partage le Grand Michel. "Inspecteur des travaux finis", dit Jean. Il vit à crédit, folle, folle, folle à s'installer, il n'en revient pas lui-même, et rien ne compte que son club aux allures de Saint-Tropez.

Marie L'or petite fille porno très maîtresse femme du patron, tient son rang, revenant d'un dîner dans la colonie française — nombreuse — pleine de condescendance pour les "petits", campagnarde sincère, avisée et tourmentée, si jolie... (très contente de nos rapports "intellectuels").

Elle se dit en sécurité, mais la situation est périlleuse de me prêter un peu pour le retour. Ou pour rester. J'ai déjà mon billet et plus d'argent. "J'aurais pas dû t'inviter". De là à surveiller ce que je grignote, — affamé, dit-elle.

“Ne voyage pas, reste à côté d’un grand magasin pour voler et te faire nourrir, ne voyage pas”. Une maman.

Voyager pour faire le point, avec en rapport le système métrique !

Libre à quel point ?

Rêver sans rien posséder. Rêver avec les garçons. Les instruire, les nourrir, les aimer. Être aimé d’eux dans l’immédiateté, la netteté.

J’suis toujours complice de l’ange. Ils sont complices de mon ange. 19 ans à recommencer, le sexe nouveau comme une racine, la modestie gracile, l’espoir comme un nonchalair, une douceur bleutée.

LE VAISSEAU  
“ENTREPRISE COLONIE DE VACANCES”  
CONTRE L’ARGENT





Marie L'or et Grand Michel ne rêvent que de s'installer. Jean, Sami et moi, pas du tout.

Michel souverain n'en a pas la qualité. Jaloux que les coulisses lui échappent. Chacun a sa place. Je menace son jeu, sa répartition des rôles, je passe d'un monde à l'autre. Ma copine. Mes copains. Mon hôte. Je sape son monde.

“Faut pas laisser tes affaires de toilettes près des leurs, ils vont tout saloper”, dit-elle, informée.

Je me suis fait un copain avec les deux “ouvriers”, les deux “paumés”, très spirituels à mon goût.

Elle à qui je demande si je pourrais rester travailler : “oh je ne sais pas, je ne sais rien, moi j'ai un tout autre trip, une autre aventure”... Après la panique pour me prêter un peu pour rentrer, ce qui justifie les horreurs à dire, ce qui prouve la personne, les spéciales lunettes : “j'me débrouille très star à lunettes”, elle me prête un peu d'argent avec pompe.

Et moi prêt au départ, Sami me dit, “reste dans la vieille tour en ruine, on t'apportera à manger”. Mon esprit n'est pas encore fixé, mais je veux rester. Retour de Michel. Tu peux rester deux jours, habiter avec Sami et Jean, gagner le droit de rester en aidant l'après-midi à travailler. Je suis content. amis de tout au monde. j'ai tout à apprendre d'eux. Ils sont mon maître. si j'ai prétention à instruire les garçons, c'est que d'abord ils m'instruisent.

Savoir hennir.

Veiller à la famille.

Une cabane au bord de la mer.

Je délaisse ma copine installée avec le patron, pour aller avec les garçons, aides au patron. Vacances ! Quelque soit le lieu il m'arrive toujours les mêmes choses. C'est ici exemplaire.

Eux c'est le partage, elle c'est le décompte.

J'aurais voulu être magicien.

T'as pas besoin de la magie dit Jean. Puisque tu es médium dit Muriel.

J'ai l'intuition par un détail, une couleur. pas besoin de trafic. D'ailleurs je me ferai bouffer par les esprits, dit Muriel.

Don de Salomon, l'odeur des cheveux.

Hanté de vouloir être metteur en scène.

#### PÉDÉ : LE GOÛT DE L'ENSEIGNEMENT ALTÉRÉ PAR TANT DE RÉVÉLATIONS.

Je vois là, Marie L'or faire des scènes horribles pour trois centimes à Michel, des dépenses ridicules, la peur de la perte ; que les choses ne s'écartent pas d'une méthode, qui planifie tout, la débrouille\*<sup>1</sup>, en argent serré.

Voyant sa grimace à propos de mon voyage pour le retour, les deux garçons s'avançaient “ML on te rembourse, Michel nous paie dans huit jours”. Elle a grogné. Le lendemain elle soupçonnait le Grand Michel d'être un imposteur, un incapable, un porc, elle le faisait vivre, il lui devait de l'argent, elle flippait, elle me disait je te hais, je te hais, Michel connu de toute l'île, et soudain elle est en péril : l'associé de Michel ne viendra pas, “je serai sans argent”.

Je lui ai dit son apparence de maîtresse-femme dure compagne du patron, qui tient son rang. Et des crises, pour le justifier tenir. Je lui ai dit, elle a engueulé violemment Michel de se comporter en patron. Elle me dit : “tu m'as ouvert les yeux sur lui”.

C'est vrai soudain j'étais un peu lourd, le Grand Michel lui devait un maximum de fric ! Je me joue d'elle. Quand à moi j'avais apporté un peu d'herbe, volée à Paris, que je voulais vendre sur l'île, que j'avais offert à Sami et Jean, qu'ils voulurent m'acheter, à crédit. Je me joue de moi.

Sami et Jean travaillent l'après-midi, je m'balade dans l'île, fais les courses, royales. “Avec 2Fr 50” dit-elle.

On est revenu par l'île malgré la laideur à touristes, l'envie pour certains d'y rester une semaine (comme moi) peut devenir douze ans.

<sup>1</sup> lexique débrouille = variante : dépouille.

Je suis amoureux de l'idée de l'île, goût de délaissier habitudes et géographies, pour tout réapprendre, redécouvrir sur une île, sa finitudes et ses multiples chemins, l'idée d'une île qui les réunit tous, ce point agrandi, au bout de l'Europe, avant l'Afrique.

Comme on comprend tout très vite, avec une pile de détails complexes, comme un baluchon sur l'épaule.

Ici on revit la même chose qu'ailleurs, mais avec une disponibilité autre : cette idée de répétition, d'éternel retour, dans de meilleures dispositions, fait rêver.

Rimer et rater, on peut le revivre avec un bonheur et une circonspection supérieurs.

Les allemands là où il y a le plus de monde consomment ostensiblement. Très conquérants ils achètent tout, il y en a toujours un devant toi à la caisse.

Jean

— Si on allait nettoyer les plages aux milliardaires pour trouver ce qu'ils perdent ?

Aux Baléares on a tout : les villages à allemands, les champs des paysans, plein de petites choses, les plages de [-]is, les ascètes.

Sami c'est la Vierge et l'Enfant réunis. Un gavroche toujours plein de potes ("un bateau avec des enfants" dans ses rêves notés). Mousse à tout faire à 17 ans dans le trafic de ma Méditerranée. Féminin ("ma sœur porte mes vêtements" dans ses rêves). Travailleur dans les champs de la Creuse. Avant tout un petit garçon qui a beaucoup zoné, qui a des tendresses, une manière de pencher le cou avec une grâce timide, "qui retient le côté négatif des choses" dit Jean, "non" dit Sami, il sait tellement de choses, quand il penche c'est pas une pose, il écoute le monde avec sa fragilité, son innocence avertie de l'écho difficile du monde. Et il est modeste, chaleureux, très doux, je voudrais rester pour lui. Je l'ai cru très fort, si fort.

Ici c'est l'Afrique. À 200 km de mer en face. Sami en rêve. Il a un côté africain. sa langueur légèrement voûtée mimétisme au paysage, est toujours en voyage. Son négligé de cheveux, de vêtements, la maison qu'il transporte, sa nonchalance, toujours sur la route, une famille

avec lui, volubilité de sa voix... pérave\*<sup>2</sup> une épave sur les rivages flous, par choix, pour partager son savoir, de vivre.

Sami-Rimbaud

Madone secrète, ou gavroche-yoyo, Sami, sur le lit un caillou roule, ami.

Un Nain Jaune, hollandais, albinos warholien, et Nic gentil punk belge campagnard, et Mona brune îloise et française, et la frime sympathique et dangereuse d'un Coluche punk de bonne famille anglaise, au café récurrent le soir les amis de Sami et Jean.

Ici on pense toujours au voyage qu'on y fait, au voyage qu'on a fait pour venir, aux voyages qu'on a fait avant de venir, au voyage de la vie. On oublie totalement pour se le rappeler régulièrement.

Castaneda, livre-poche de Sami et Jean : les ennemis d'un homme de connaissance :

- la peur
- la clarté
- la puissance
- la vieillesse (lassitude)

Photo. Dans l'instant, posément, t'as tout ton temps. Dans l'instant.

Il y a trop de paroles. Et trop de paroles dans ma tête.

La simplicité c'est : je n'ai pas de choses neuves à dire, que la science d'être à vivre. Prend ton temps dans chaque acte, mais de suite.

Ici je parle posément français. On me répond posément en espagnol. Ici il y a toujours du vent contre nous, dit Michel.

Je l'avais su avant, et pensé fortement comme image, je suis le vent.

Marie L'or est délicieuse, un peu cochonne. Elle est venue dans notre cabane à tous les trois avec un joint. "Je m'ennuie avec mon homme et son associé ! 50 ans ! Je peux pas, je peux pas, j'ai cru mourir, et j'ai renversé tout le déjeuner. Je ne sais pas être barmaid du bar. Et au restaurant ! Des discussions ! J'ai fui ! Ils sont pas méchants ! Mais maniaques réacs. De grands singes.

<sup>2</sup> lexique pérave = pourri

Marie L'or de retour, animée petite fille, parle de ses plans culs avec naïveté et franchise, met tout sur le même plan, au même âge d'enfant, voit avec des yeux d'enfant le monde des adultes. Conteuse. Toujours Marie L'or dessoûlée dit je suis nulle, toujours merveilleuse.

Je lui envoyais une chanson voici longtemps :

Dans la marre  
(marre ! comment fait-elle ?)  
Marie cherche de l'or  
Avec un tamis sa voix,  
sans peur d'être noyée, attirée  
par les vagues lubriques  
les remous tentateurs ;  
son désir  
d'arriver retraits  
dans des îles ensoleillées  
mémé sage pour des conseils pas sages (passages) ;  
Oh c'est le nez du lapin,  
le pied de l'oiseau,  
soulevés, c'est le met à l'anis,  
le met à l'anus ;  
l'univers sert  
un 15 juillet  
les projets sans serres  
d'une chatte  
qui a vu l'envol sur terre.  
Elle ne se taira plus  
depuis longtemps déjà  
voyage la fille  
vers l'île drue  
sur la mer  
après qu'il ait plu.

Il y a eu justice, la juste part se recommande auprès d'eux, Sami et

Jean. Le Grand Michel leur a parlé la veille, pour la première fois. Il s'étonnait que tout le monde aille vers eux.

Michel, lui est intelligent, me croise regardant obstinément le sol, alors que je cherche son regard, et m'ayant dépassé il dit de dos

— Salut ! Ça va ?

— Bonjour !, pour couper court, continuant mon chemin.

J'ai tout fait pour lui marcher sur l'extrême bord des pieds sans les écraser.

Et toujours lui ; à te poser : — "T'as un bouton là c'est quoi ?", en riant.

Marie L'or : — "J'ai pas dit trop de choses hier ?"

Sami me dit que ça l'intéresse pas les films, les actrices, du moins il connaît pas ; pas encore. C'est : pourquoi ça ? Inutile !?

Puis lui : — J'suis libre, j'peux partir quand je veux demain ! À moi.

Le premier soir seul tous les deux. Le jour où se décide que je reste encore sept jours de plus. Le soir on se couche tôt. Très tôt. On éteint.

Sami a le dictionnaire des petites fleurs et deux petites sœurs.

Le lendemain.

Sami — Pourquoi chercher la connaissance, on est pas sur la route, pourquoi créer quelque chose d'autre, et toujours, pourquoi ?

Jean — La connaissance, ressentir parfaitement, pleinement, pour un arbre, une maison, c'est tout...

Moi — Ça n'est jamais suffisant de créer... Être et ne pas être c'est aussi vrai.

"Perception instinctive réfléchie", dit le Yi-king.

La connaissance c'est partir, et ne rien souhaiter d'eux.

Ce matin lapsus : je dis : — Tu me liras tes lèvres ? Euh tu me diras tes rêves ?

Plus tard Jean lui évoque des copains.

Sam — Celui-là je lui met un doigt dans le cul, cet autre deux doigts, ce troisième trois non quatre doigts.

Moi — Et moi ?

Sami — Pour toi je serai calmé.

La connaissance par l'inspiration immédiate du monde sans rien posséder, c'est pas suffisant, si on est pas amoureux. Le rythme du monde tu l'as si t'es amoureux, le rythme de l'amour t'apprend le rythme du monde.

Et je suis amoureux de Sami. Lui s'en fout un peu. J'en ai marre d'ici, de tous, de moi.

Ce disant je le retrouve seul dans notre maison. Et je boude. Lui ! Je veux fuir.

Sami — "T'as qu'à laisser corner<sup>\*3</sup> man."

Moi — Mais c'est encore du travail.

Sami — Quand je suis amoureux, je suis impuissant.

— Je voulais partir parce que j'apprivoise toujours un enfant, pour brusquer ma demande. Mais j'apprends : "Laisse corner man !"

Je pars ou je pars pas ? Je pose en commun mon problème, la guerre à gagner, le réceptif jamais étal, l'humeur en montagnes russes. Je fuis par courage et/ou lâcheté.

Yeux de chien battu de Sami : — "Le Yi-king (livre des oracles) t'as dit de rester."

Marie L'or m'avait dit : "C'est lui qui tient le navire ici. Il me réconforte toujours d'un regard. Avec Michel c'est lui qui aplanit tout, et fait le travail."

C'est mon guide.

Moi — Je peux te toucher ?

Sami — Non mais je veux qu'on discute qu'on soit copain.

L'amour physique c'est bien, mais la personne est sublime, inatteignable, c'est mieux.

Moi — Oui mon amie Élixa, cousine Lili l'être que j'aime le plus au monde, j'ai pas fait l'amour avec elle, par contre j'aime lui toucher un téton. Elle dit, tiens y'a une main, ou elle l'ignore.

Mine souriante, rire même de Sam.

Trop dire les choses ça déboussole ! En dire pas trop, mais toujours assez par rapport à beaucoup.

Sami c'est une caravane qui passe. Un goût du désert.

Se laisser guider. La situation est fortuite.

3 lexique corner = laisser faire

Ici tout est miniature et on a tout. On comprend tout.

Marie L'or confie : l'associé de Michel est amoureux de Michel aux airs de folle, il le suit partout, lui met la main sur la cuisse. Des hommes amoureux des hommes sans le savoir — yoyo d'ado — je le découvre. Marie L'or se dit piégée par cet homme injuste. Marie L'or et ses hommes !, adorable, se monte la tête une migraine, d'impostures. Puis elle redevient ce bébé qui ne mord pas.

Poème de Marie L'or : Je suis la petite chienne du bar

J'me fais caresser partout

Parfois, souvent j'aboie

très fort

Marie L'or

Jamais je ne mord.

Je veux que Sam découvre et consulte le Yi-king avant que je ne parte.

Il prétexte une question sur lui-même — il pose une question qu'il garde secrète — "Qu'en est-il de Pascal, de notre relation ?"

Réponse — Le pouvoir d'apprivoisement du grand.

Mon décryptage : tu tiens le navire, tes débuts et tes fins sont faibles, tu fuis, tel un recommencement, mais tu es la poutre maîtresse de toutes les situations. Chaque jour est un recommencement, un renouvellement — trésor.

Frappé, il avoue la vraie question. Je la pose à moi-même. Même réponse + le grand avoir : meilleurs oracle du "livre des transformations".

Grand Michel m'avait dit je t'emmène en voiture au bateau. Mais en faisant beaucoup de bruit, en se manifestant en pleine activité. Une embrouille — une proposition embrouillée — sur l'air de l'homme pressé, affairé, pour reprendre comme il veut ses promesses hasardeuses. Dans beaucoup de bruit : je suis toujours en pleine activité. Sur l'instant une proposition dérapante, parce qu'il sait, qu'avec sa vitesse il récupérera. Une chose qu'on comprend pas, fait son business, son calcul.

Ainsi tu peux travailler à partir de lundi faire les peintures, dit devant tout le monde. Dans trois jours. Trois jours plus tard il me reproche

que j'ai choisi lundi, que je ne suis pas pressé de travailler. Et se couvre en le disant aux tiers.

Il sait qu'il louche, à se rattraper. Et reprendre ce qu'il dit: le commerce. J'ai peut-être halluciné "je t'emmène en voiture". On imagine un défaut, parce qu'il se répète trop souvent.

J'ai raté mon bateau.

L'espace est courbe. Toute probabilité est courbe.

Voir = le terre est ronde = un gonflement visuel.

La nuit, la mer calme, sur la plage, se tire en tables de bois, l'une sur l'autre, régulières, scintillent au bout, à chaque frange, viennent se marier, discuter sur la précédente.

Elles arrivent l'une sur l'autre — des tranches d'espaces — bleutées. Ce qu'on voit : une stratification courbe de la réalité.

Sami est comme moi il adore les enfants. Un même qui rentre dans une pièce, il le dévore des yeux, heureux. Le même tourne en rond et nous épie. Ils sont là : ceux qu'on arme pour réparer tout jugement. Demain c'est eux.

je suis resté un jour de plus parce que Michel faisait de l'ombre au tableau de la photo. Les adieux troublés par sa présence. Je prenais Sami en photo. Lui, effraction dans le cadre de mon appareil, sourire benêt. Avoir de la reconnaissance d'être chez lui parce qu'il joue les apparences d'être chez lui ? Jaloux de Marie L'or, ignorant de Sami et Jean, vidant Christian, et moi, dont il veut disposer il ne sait comment.

Par moment une belle tête, inattendue, quand on ne s'y attend pas, lui est disponible, des moments à vous décontenancer, on avait rien à lui dire. Il se cache de profiter.



Le grand Michel dessiné par Sami.

Sami solaire et caché. Il cache un soleil.

À Paris j'ai eu un trip à deviner l'inconnu dans un couloir, rentrer à l'envers par projection, au bar, comment reconnaître ces garçons et ces filles, rentrer dans ce monde de tripés, comme par effraction, tellement c'est simple ? Par l'espagnole, me disais-je. Signe et chanson de ralliement, dans les détails de vêtements, noirs, en aiguilles.

Ce soir du report du départ, Mona-belle, la seule jeune fille de la bande de copains à Sami et Jean, me parle au bar. Nous n'avions jamais pu nous dire bonjour avant, comme gênés. Elle froide, altière, incompréhensible. Ce soir automatiquement, ultime je reste, elle très douce et jolie. Dix ans qu'elle habite l'île. Chaussures noires très longues, très pointues, en aiguilles :le cœur de ces garçons.

Elle et moi sommes pris en photo. Un flash. Sans raison.

Cet acid me permettait de devenir éternel, privilégié d'être au diapason.

Sami Pierrot. Dans la cour. Saoul, contre mon épaule. Il ne manquait que la roulotte. Nus sommes tous les deux des pierrots. Nous sommes

tous les deux des hippies. On rigole de nous partout. On est ravi de nous voir, tant, qu'on se fout de notre gueule. On est pas commerçant.

Boris, ris beau. Le Coluche de service est notre Lanterne. Bébé punk se défonce et bave. Très las, las. Et si on était tous comme ça ? dit Jean. Jean cherche encore, dit Sami. Je sentais une lutte entre Boris et moi, Mona au milieu départage. Mona couverte d'araignées en plastique et de Vampirella dans sa chambre, si sage. Boris, le ricane-ment du ricanement de tous les beaufs. Entre lui et moi, Mona choisira. C'est à moi d'y travailler. Comme Boris y travaille. Ses regards. On aime Coluche parce qu'on aime ses défauts, les nôtres. À ça, Mona : je te répondrai plus tard. Demain.

Si je reste demain...

Moi, trop de goût à la connaissance. Mais pour y disparaître. Ris-beauf, parodie de l'inconnaissance.

Trop de paroles.

Sami, libre, depuis quatre ans dans des squats et des escaliers.

M'y baigner.

Sur le bateau : "Je suis sûr de te revoir".

Les voyages c'est simple. N'y retrouver que des voyageurs, le Grand Michel ayant déposé son sac.

Si j'avais su m'adapter pour continuer à y vivre...

... quand j'ai entendu sa voix... non, c'est pas possible cette vois-là.

Sami et Jean jouaient aux imbéciles. Ils savaient que Michel cherchait des ouvriers. Ils se sont dit, si on joue aux affamés qui arrivent par la plage, il va penser faire une affaire et nous garder.

Michel les transporte dans le fond de sa carriole (autrefois négrier au Brésil, il s'en vante) et les présente. Sami et Jean connaissent très bien. Tout ce qu'ils leur ont dit de Michel.

Sami et moi on a fait le projet :si on marchait dans un pays de montagne un jour ?

Voyager, en aimant chaque instant, délirer, trouver l'endroit, à partager la lumière reflétée — lanterne magique de chaque tête qu'on aime. Mais j'ai fait mon choix, partir, c'était prévu. Quel possible de partir ? Je repartirai. Je le reverrai. Tous les jours. Sa grâce à partager, d'enfant nouveau-né. En souvenir y retourner, et m'y baigner chaque jour, pour l'appliquer.

Quartier de gitans à Ibiza à flancs des remparts : le soir, des petites maisons, dans la rue des femmes, les familles, les hommes en chemise autour d'un feu, pas un touriste dans ce décor africain, de récupérations, cabanes minuscules, terrasses, linge à sécher, caves sans fenêtres, réduits vivants, ruelles de la vie, juchées, jardins en torticolis...

À une pointe du port, corniche angulaire d'une maison, j'observe sans fin... le vol circulaire des oiseaux sur la ville-citadelle, comme une vieille image... je me savais silhouetté, ma vision, ma fixité, mon intention ont fait que, je m'en doutait le pressentait leur cercle s'est agrandi, je riais ému, les oiseaux un à un se sont approchés, ont abaissé leur grande roue lente, jusqu'à moi ;manège qui se recula doucement dans l'épaule du port.

Aussitôt une nuée d'enfants pauvres ne prononcèrent qu'un seul mot : pesetas !, mirent leurs mains dans mes poches, me palpèrent.

J'ai rêvé à la sécheresse de l'Espagne. Mes origines. Voyager en Espagne sur l'intuition d'y avoir vécu... Sa lumière en Rêve.

Imaginez ! Trouver mon nom à Ibiza, place de la Vierge, rue de Till. Till surnom que je me donnais (de mes apparitions dans le roman photo "Yoyo" sur la transcendance entre garçons)." Dans le couloir passe Till ?" Allusion au couloir du "voyage"<sup>4</sup> emprunté.

Je sais par mon grand-père être d'une lignée de l'Aveyron. Petits seigneurs de province, au haut du Moyen-Age. Ayant nulle trace. Les aveyronnais ont tous des sourcils épais, le teint un peu mat, le profil de montagne, un air du Sud. Les princes orientaux venaient attirés par les débuts de la Renaissance. Je me croyais mage. Que j'avais un

4 lexique voyage = trip

ancêtre oriental qui serait passé par l'Espagne. Ibiza, lieu de passage par excellence. Pourquoi mon grand-père est-il allé en algérie française ? Mon père attiré par le soleil, et ma sœur — du Nord par ma mère — allant vers son double comme vers la lumière, Toulouse.

Un visage très français, Galy de mon vrai nom ; gal, le coq ; et y de l'orient.

Ibiza — Grève nationale des transports. Devoir retourner à Formentera, je vends mon billet pour le continent. À Ibiza, pris dans le circuit touristique de l'argent, du zèle, toujours. Un garçon d'Algérie m'aborde, me flatte de paroles, me rend service par la parole et demande en retour. J'ai donné. Comme s'il fallait que je donne.

La galéria — merda — se foutre de la terre — Fort !... men ! Formentera ; Fort sans terre.

Sur le plateau de l'île Formentera, vue de la mer depuis la falaise abrupte, vue circulaire, immensité, trop de mer ? Fort sans terre. En tout cas rien que celle-là.

La nuit à Ibiza, lune énorme, au ras de l'horizon. Moi qui croyais avoir tout perdu en quittant Sami, j'ai trouvé la douceur du matin sous un arbre.

J'avais pas encore gagné l'indépendance. Tu as trop de cœur, m'a dit l'algérien, averti

Chanson :

L'eau sort du port sur la coque des bateaux  
et la coque des bateaux sur l'eau !  
Oh oh hissez oh !

Septiques, tout est reflet !

Michel son calme apparent, il boit pour cela, à la terrasse du café, Marie L'or à ses côtés.

Grâce au nain jaune, la bonne carte à jouer, l'albinos-fétiche qui reste sur l'île, je me retourne à Paris avec son billet en car, et avec son copain belge. Je vends des plastics-clip Josy Croire sur le marché, dans les cafés, pour le peu qui me comble, ou me manque. Je rachète mon billet du bateau. Régler mon problème à l'argent ? Mais pour constater que je n'ai rien à regretter. Face au Père et la femme complice, seuls les enfants.

Impossible de trouver l'arbre-maison près du Blue Bar. Je dors chez Boris qui cultive ses petits punks. Dans un décor mexicain la villa de maman déserte, en déroute...

De la terrasse du café en face du marché, Marie L'or vient à moi : "Tu ne sais pas compter", (elle, elle le sait). "Je te laisse te débrouiller, tu n'es pas tout seul... ..je sais ce que je fais." (Compter veut-elle dire.) J'ai toujours su que si elle était douce, elle faisait beaucoup d'efforts. Les enfants ! Regarde celui-là veut jouer, se cache, il fait mine dans un coin de jouer, mais c'est pour te regarder Sami.

À la plage un petit vietnamien le slip de bain très remonté bouscule un grand de seize ans. Il est intéressé. Discret je me montre nu, il a vu, discrètement. Il s'éloigne, se cache dans un bosquet et m'observe me branler. (Trois semaines)

Marie L'or accablée, accablante. Je ne l'aime qu'indépendante. Traitée d'hystérique par l'ami financier de Michel.

J'suis trop gentil, je l'suis pas vraiment, et c'est gênant. La naïveté c'est jamais innocent. Ça gêne quèque chose avec plus de science ?

Marie L'or n'aime que son lit et ses plans. Je n'aime que mon lit et les enfants.

Sami et Jean me font faire un jeu : écrire une phrase, un groupe de mots d'après des initiales.

Q...S...J...

Quenottes sourient au jour.

Solution.

Qui suis-je ?

Qui suis-je ?

Quenottes sourient au jour.

ENTRE ACTE

Je leur fait faire un jeu. V...A...S... et A...P...A...

Des noms d'animaux.

Sami

Vache paisible

Abeille

Sauterelle

Agneau aux haricots blancs

Paresseux gentil

Albatros large

Jean

Varan velu

Araignée habile

Souris sage

Aigrette légère

Pingouin planant

Asticot détendu

Décidé

Vers luisant

Antilope légère

Serpent tentateur

Abeille saouïle

Paon

Âne gentil

Solution : Vie Amour Société et Amour Avant Pendant Après.



Un enfant m'aimait.

Il m'accompagnait, je l'accompagnais, dans une vie à tout recommencer. Le quotidien, les idées ; et l'amitié qui le confondait, l'étonnait. Moi pas étonné. J'étais. Parce qu'il était. Inséparables. Il se croyait faible. Il me croyait fort. Le parfait. En dieu exaucé. Si doux, doux, que je pleurerai à l'évoquer encore.

Sue une île, deux moines.  
Souvenirs ineffables.

J'ai rencontré un ange.

Jean l'indispensable troisième copain permet de vivre à côté de l'ange sans que je lui saute dessus, permet d'être en accord avec mes sentiments et mes actes. Je prouvais mon amour, au lieu d'en faire douter; et je touchais mon amour, qui se laissait faire : Le visage.

Se réveiller n'importe où, là où on s'est couché la veille, et se réveiller dans les bras d'un frère, en plein air, le soleil sur une ville nouvelle, un matin nouveau.

Coïncé une nuit à Barcelone, Nic le belge veut suivre des punks dans la rue, une bouteille d'alcool dans la veste. Au hasard, café fermé, buvette, gare, toujours un café, un concert Nic espère, mais dans la rue tout prétexte à s'asseoir, babil de bagarres, là où ils s'arrêtent une razzia, buvette, passants, etc. "I don't care but I take care", je m'en fous mais je fais attention, dit Nic. Je doutais de mon courage à affronter la ville, avec une sensibilité trop émoussée de trop d'amour ; (ou de nostalgie). Nic m'a dit "Tu as l'air trop sage". J'ai corrigé son voleur, récupéré ma montre et son argent, quand lui partenaire punk affranchi m'impressionnait. C'est lui le timide. La chose carrée qui se fait menacer, je remet les choses en place, facile courage. Longtemps sans rien dire. J'étais grandi.

En Espagne les jeunes tout en noir sont snobs ; ils ne se doutent que légèrement du travail qu'ils font, du deuil de soi, en noir.

Enfant impressionné par la fin du film La Beauté du Diable, avec Gérard Philippe choisir une seconde vie, une roulotte et une gitane, la vie de manouche en recours du destin, la fluidité de l'amour sur les routes, sans prétention.

Volé 6000 frs de BD en trois jours, revendues au tiers 2000 frs, pour repartir.

Mange et voyage. En attendant il faut dire je ne sais pas, avant de savoir.

INTIME / récurrence

Ne pas aller au rendez-vous de l'éditeur pour Yoyo.  
Rester chez soi. L'école, le travail, les autres, les activités, tout délaisser, pendant ce temps farniente, sur le lit, un peu d'herbe têtue dans les neurones, les narines dans le gazon, la tête lourde écoute les ouvriers dehors, des voix familières, intimes, d'un bon film, voix sensuelles, privées, de la télé, tout épars.  
D'ailleurs le rendez-vous n'était qu'un lapin d'éditeur.

Voix éparpillées, ne rien vouloir, se laisser envahir, s'imbiber par des sources de bruits, d'ambiances qui s'usent, pour rien, tout coule.

Sami, son copain ricochet, à trois je peux apprendre. Jean de Sami réceptacle.

VOYAGER VOIS Y ÂGÉ

La clef des rêves ?... il suffit de rêver ?...

Faire ?... il suffit de faire ?

S'en dépêtrer d'être enfant.

Avec la culpabilité de créer. s'aveugler d'une lâcheté qui n'existe pas, puisqu'on a la capacité de visionner. Capacité empêchée, niée, lâcheté retrouvée, par l'abandon de parents, usuriers.

Né, né ! Renaît, renaît ! Le désir fait recommencer. Avec la sensation de chercher pour ne rien trouver.

Le mérite dès lors c'est de faire avec, pour prouver qu'on peut s'en passer.

Ne rien créer, ne rien rêver, ne rien faire. Mais ! Désir... littéraire !

S'ingénier à faire le capable, malgré.

De la manière dont mes parents se sont occupés de moi, je m'occupe de moi-même.

Rêver pourquoi faire, comment. Quand les intrications répressives, paranoïaques, maniaques, agrippent le bébé, pour l'inquiéter d'une confusion d'histoires fondées sur le rendement, le jugement.

L'empêche(r) de rêver à sa nature d'écoute.

Faire l'abstraction, un don de soi.

"C'est ceux qui savent compter qui savent donner" Pierre.

On aime bien Félix Potin ? "Félix Potin on y revient" m'avait chanté Riki à propos de Marie L'or.

J'suis intimidé.

Il faut retourner la crêpe, toujours, dans une poêle, pour conforter le goût de la réalité.

Revenir. Avoir tout trouvé une première fois. Le retourner.

Île Formentera.

"Je connais toute ces personnes, j'ai rencontré les mêmes" me dit Isa-

bel, de Bibao, émue.

Ici tout recommence très fort, je recommence à recommencer.

Tentation évidente : le mouvement perpétuel.

Le doute existentiel ?

"Ah je crève aujourd'hui", dixit n'importe qui. "Il n'y a rien, je suis rien"... on peut douter aussi de ce doute..., retourner le doute comme une crêpe.

Juste si peu de rien. Il n'y a pas de doute. Il n'y a si peu de rien.

Il n'y a pas d'histoires. Enfin rien que ça apaise, mais c'est insuffisant. Il y'a, si peu de rien, juste assez.

Sami, la lippe du gitan, mec fin d'ombres, d'un monde, les coins de la bouche et les yeux tirés, trait plissés par la vision ; grave ; du retrait la chanson du monde l'éveil douceur de garçon.

Un flash entre deux personnes, le non-dit imaginaire, part alarmer, faire peur, l'écoute qui amène tant d'images senties peut rassurer, bouche bée, de la compréhension qui se vit. Soit on est alarmé soit on est émerveillé. Intrigué la seule position, la meilleure, face à ce qu'on ne sait pas qu'on devine. L'intrigue, le roman policier sont l'initiation collective de l'attention aux choses.

It is the evening of the day

I sit and watch the children play... as tears go by

Rolling Stones

L'Amérique s'auto-détruit, et exporte sa propre destruction dans la mesure où elle est déjà partout.

Le rire des sourds est proche des mouettes-railleuses.

Ici en Espagne ce chien s'appelle Whisky. (C'est bien lui, le chien, le problème.) Mais le chien, en Espagne, on le laisse faire copain, je comprends pourquoi les bandes libres de chiens en Amérique Latine... parce qu'ils sont Latins.

## AUX BOUGIES

Certains soirs, dans la situation d'un groupe d'amis, un équilibre se fait, chacun représente une manière d'être, à toi, le tout symbiose les étapes de l'identité. Dans tout, la somme ; toujours, élastique le rapport.

La jointure.

Ça t'arrive de rire seul et les autres croient que tu ris avec eux. Mais tu participe effectivement.

Ajustement : informé tout se dédouble (prisme) chaîne : de motifs.

Jean et Sami sont le chassé croisé de ma double personnalité.

Jean, ce qu'il veut pas assumer qu'il fait, le business, le deal. Il veut donner, part généreuses poches trouées c'est normal, et il veut pas se prendre la tête, il vend, il dit : "Non pas toi, pas ce morceau, tu vas le revendre, prendre ta part, j'suis trop généreux, d'toute façon j'attends un client. Vexant. il le lui donne quand même. Puis avoue, avec dénégations de s'mélanger.

Tout est dans la vitesse.

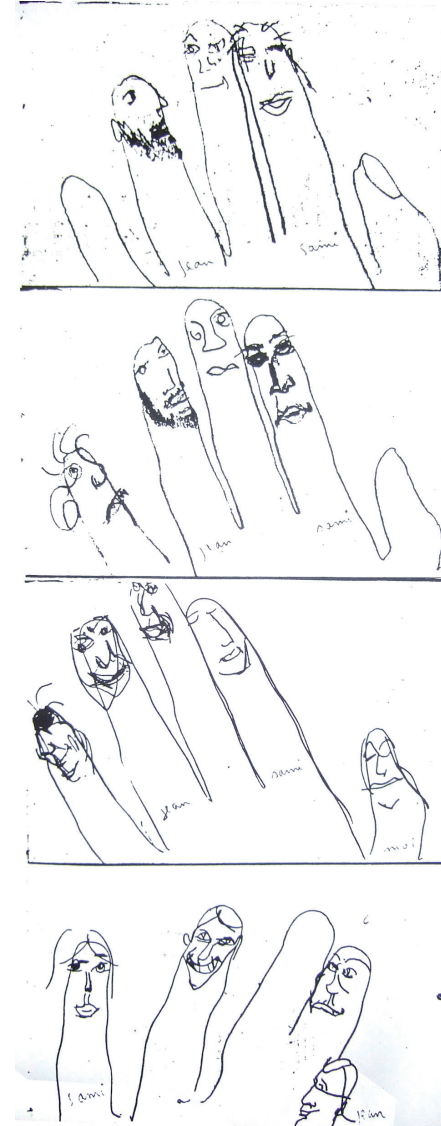
La conduite peut aller vite jusqu'aux possibilités exactes de la route, vite, sur la route, permis.

## ARBACAM

— Le jour on dors là où on veut... dit Sam. Les choses sont belles pour ce qu'elles sont.

Sami et Jean sont quittes du Blue Bar. Enfin ! J'ai attendu de nombreux soirs pour un tête à tête. Nous habitons dans la maison-arbre-nain, chapeau ou tente, non loin du Blue Bar. Les rats visitent notre campement la nuit.

Nous faisons projet de parcourir et vivre dans la partie haute de l'île, montagne ! Forêt ! Extasy... d'abord extasy ! ... Nous sommes partis... conversations... l'infinie variation d'un instant à l'autre, en même temps... l'inventaire de foirax-pérvases, de tout horizons, de toutes les



raisons d'incompréhension ?... vaches ou méconnaissant... vachement méconnaissant !

Dans une cour carrée, un HLM s'éclaire, de fenêtre à fenêtre, une vie, l'ensemble, ça te ressemble les HLM, et les amis, voir un groupe fortuit, chaque position entre le clair et l'obscur te représente, le groupe t'équilibre.

Tant que tu imagines le monde existe. Les frontières des mondes c'est l'art.

À la fois grands et petits les mondes et partout pour changer d'monde quand c'est varié, à tout petit peu...

On peut y arriver, trouver les fils du monde pour changer d'monde.  
Sami — On n'est pas au même niveau des mondes !  
— On peut être dans des mondes, la lumière à chaque temps en même temps.

...y a des mondes — un champ — difficile à traverser — il faut savoir oublier le monde.

On existe dans chaque monde.

(Trop de concomitances de temps différents en même temps ?  
Immobile. Créer le premier pas, le mouvement, la vitesse :)

C'est dans le paysage quand on voit autre chose n'importe quoi, à la place, un Autrement. L'histoire c'est un fur at à mesure.

On invente le monde égal de la vision.

Mais "j'suis toujours dans le même monde". Déception. "Je croyais être dans un autre monde". Au chemin opposé, au bord, il m'interpelle. Si on veut, partir.

Faut pas changer d'monde, imperceptiblement changer de scène. Une rencontre répétée, fortuite, on s'est laissé, on s'y laisse, une simple variante. On peut rejoindre tous les mondes.

Sa vie on est plusieurs à la vivre et on se la croise.

Savoir tout quitter.

Changer l'monde, laissez l'ego.

L'innocence des enfants sait bien l'apparence des choses.

Pour faire il ne faut rien vouloir que les frontières pour les traverser...

On pense plusieurs mondes, par moments on a des pensées passées et rêvées, on devine, les prémonitions sur nos amis, à une autre échelle, soi, un groupe, la France, le Monde. Il y a plusieurs mondes. Chaque monde est très marqué à l'intérieur. Comme les amis, une assemblée, réduite ou nombreuse, sont les entités qui te ressemblent, chacune part rapport à l'autre. Seuls la variété, l'infini des mondes ; qu'on ne sait pas assez qu'ils sont là tout à la fois ; peut-être trop concomitants les uns aux autres. On ne peut pas tous les penser, on va d'un monde à l'autre, l'important c'est entre les mondes, à la frontière quand on passe, en pensée d'un monde à l'autre ; l'important c'est le relais. On a pas en tête tous les relais. Où plutôt si. On ne vit que sur les ponts.

Le montage idéal dans l'instant de mouvements de mémoire, de hasards, de rangements où tout se fond, les vitesses, du surplace, d'efforts d'adaptation d'une mémoire cachée qui s'évertue, mue par spasmes de travellings, de variation sue les mêmes palettes, juxtaposées, animées ensembles...

Difficile à imaginer... on passe son temps à oublier sur le long cours, l'unité de la variété.

La porte entre les mondes. La porte entre pas mal de mondes.

Se réveiller quand le rêve est fini. Ne cherche -t-on pas tous quelque chose comme ça ? Entre le rêve et l'éveil.

Roger Caillois, "de l'incertitude des rêves" tire des limites et des doutes du rêve même, des arguments pour s'arrimer rêveur.

Je rêve ou je ne rêve pas ? c'est la même chose. Je rêve et je ne rêve pas. Je suis et je ne suis pas.

Succession de présences et d'absences. Panorama de mes alternances de gouvernement.  
Pendant le rêve c'est toujours des hypothèses.

## PARTIS

Dans la plaine bouquets de champs, de fleurs, des bouts de ville, c'est rude aller venir, vélo à pied, toboggan doux, tapis ondulant, circulation au raz de la plaine... les pieds et les pierres.

Qui me ressemble ?

Jean avance de mauvaises raisons en la situation, un discours de vraies bonnes intentions, en refus des contraintes "je suis libre". Il bafouille un piège, tisse sa toile et dégringole, une aile au dos. N'arrive jamais. Avec retard.

Partis ! Vivre tous les trois dans une grotte en forme d'iris, lit creusé par une rivière asséchée l'été.

À vélo arrivé sur le plateau je cherchais une maison à louer — une ferme carré en rectangle blanc de l'île. A cinquante mètres voisine une maison neuve avec WC, salon de magazine, la fille se montre. Elle a éjectée la grand mère, elle eue peur muchos pesetas.

Jean et moi étions partis pour la montagne où habiter. J'avais mon

vélo, il en vole un trouvé dans un buisson. Sur la route, d'une maison un homme hurle, je me retourne, Jean court à pieds. "Je gravis la montagne, toi par les lacets".

J'avais trouvé un aggloméré de petites boules en plastique isolant, blanc, en forme de losange fiché dans le sac, aile au dos de Jean, Chute, il n'arriva jamais, revint le soir, de la neige au fond de mon sac.

Pendant les rêves c'est toujours des hypothèses. Des amis à Sami avaient une maisonnée dans cet endroit sauvage et trouvé la grotte.

Marie L'or me disait il est difficile de vivre sur la montagne de l'île. Symbolique. Plusieurs suicides depuis la falaise, au bout de l'unique route de l'île qui va au port à cette jetée. Les voitures fauchent sur cette route étroite. On y sacrifie des agneaux sur ce plateau. C'est un paradis méritoire. Tout ceux qui y vivent flippent. C'est une grâce d'y vivre. Mais attention j'ai vu moi aussi une famille entière débarquée là-haut et repartir en catastrophe : un cauchemar.

Je n'ai pas prévenu Marie L'or rentrée à Paris, je ne la voulais pas comme fée qui se penche sur mon berceau. Bonne fée tout de même en partant elle a laissé le Yi-king. Sami, l'a lu de bout en bout comme un livre. Merveilleux esprit ! Pas superstitieux.

Trop de concomitances symboliques, les amis, l'exemplarité de chacun réuni autour de toi, est une approche rare de cette familiarité poreuse.

Le rêve continue pendant l'éveil le même rêve.

Un rêve lucide, une continuité, que la conscience a interrompue — aucune vérification possible, dans le désordre le plus total — essaie de s'évaluer.

Un visage.

Une mémoire machinique de sa succession... le petit à petit l'alternance... la clé des mondes pour être en ce monde ? Les intermé-

diaires, l'équilibre des parties opposées, communicants les unes aux autres la situation.

Rêver pour équilibrer les mondes.

Un kaléidoscope (du LSD !)

Revivre, dans la lumière, par inadvertance.

Un puzzle, qu'est pas encore en état.

“Bribes mal-jointes, tout est à faire, la cristallisation d'une mélodie, d'un poème dont le thème ou les rythmes sont déjà objet d'enquête, le pressentiment d'ébauche... Mille essais infructueux... solution inespérée... une féerie...” Caillois.

TROP / TROU D'MÉMOIRE

## FÉERIE

Déception — Retourner une deuxième fois sur l'île pour, ravi, être déçu.

Caillois :“Une aisance qui déconcerte, un chef-d'œuvre qui ne déçoit que lui. Car il tient d'une féerie l'image qu'il en conserve... une illumination, qu'il reste à transformer en une architecture impeccable, de mots, de sons, de formes ou de pensées. Ce rêve, qui stupéfie sans pouvoir bâtir, n'y suffit pas... pourtant la nature et la qualité d'une illumination demeurent en proportion exacte du labeur et de la valeur de celui qu'elle éblouit”.

“Tu dois ne rien attendre de moi” dit Sami.

Je pensais à lui sans rien oser.  
Je suis arrivé ici je n'osais croire.  
J'étais tellement patient que j'avais oublié.  
Je ne prétendais plus à rien, l'ayant retrouvé.  
En une première semaine je l'ai vu deux longues fois.  
Il m'a appelé discrètement à l'aimer,  
allongé à côté de moi il s'écarte ;  
l'œil allumé il s'en défend avec cœur ;  
et libre à 19 ans il ne veut que passer.

Je le caresse, gentil et perdu comme moi, quand il ne fait qu'hésiter, dire “je ne sais pas”.

Car si nous vivons dans une grotte tous les trois... arrimé au lit, pour écarter les dangers, se protéger des mondes extérieurs “je les déteste tous”, le lit, un autre monde, pas par érotisme effronté, ni paresse, quoiqu'un peu, mais pour la nonchalance, la douceur des rêves, de l'indéterminé, vivre comme on nage, indifférent au but, dans un lit “comme un poisson dans l'eau” récupérer les forces, revoir le monde, de l'ancre des draps, le voir naître... Sami dit : “moins j'en fout, plus

y's'passe de chose dans ma vie”.

Je voulais écrire ce livre avec lui.

Le temps m'est kaléidoscopique, en relief, selon les niveaux, un moment du temps, sur le prisme, tu le vis sur le moment, tu le quittes, tu vas vers d'autres, aux passages, on évoque d'autres lieux, d'autres gens, derrière chaque moment, un grain de souvenir. Voir, pas une photo, mais autant de photos... la pierre philosophale... la pierre grandit par prismes égaux... chaque ajout fait une somme apposée, un kaléidoscope.

À la fois vu et ressenti. Sur le moment une attention qui se souvient déjà de l'effet réfléchi.

Le mouvement c'est ouvrir et fermer les yeux...





...

L'homme et la femme, la clarté et l'ombre, la joie et la tristesse, chaque chose appelle son opposé, son ensemble ; va et vient, alternance.

Le rêve lucide ne peut être fixé. Seul un mouvement perpétuel le dirige. On crée le monde par le mouvement.

Sentir proche le monde dans lequel on veut rentrer. C'est peut-être cette proximité là qui fait le rêve.

Le premier pas, approximation du mouvement, approche évaluée. À chacun son mouvement.

Le mouvement = l'opposé constamment alterné.

- On part pas par les mêmes chemins.
- À chacun son mouvement, mais c'est le même chemin.

Il arrive de rire en rêvant. De se réveiller de rire, pour continuer de dormir aussitôt, jubiler d'être génial, démiurge de tout. À toute vitesse chaque situation on l'invente, une fraction de millièème de seconde avant le gag, on l'imagine, le décor et la réplique du personnage, sous



Mais, le rire : de civilisé ou de grande peur ? Civilisé de le savoir.

La fiction c'est le luxe. Sous la peau de toute chose je m'absente de toute histoire.

J'y demeure au gré de mon seul regard, du droit de choisir.

Des tempes qui s'élèvent, un bas de visage triste qui tombe tout racroché au nez, pif de montagne qui bouge avec ma bille de clown, obstinée, inspirée.

J'ai la tête qui penche, je ne sais de quel côté, la rectifier.

Ying yang c'est ensemble.

Même savoir ne pas faire durer une bonne situation, un accomplissement.



Au lit est la vie.

Situation médiane, médium, pas évidente, mais on la vit tous, et elle se définit médium.

O lier la vie.

Le dormeur pourrait voyager tout le temps, on le retrouve à chaque fois dans son lit. Autour de ce lit, on sait ce qui se passe, un quand à soi crédible, l'écart, où il se refuse à toute histoire pour les invoquer toutes. L'art d'être coupé du monde pour y participer. Une éclipse totale pour s'y retrouver.

La fatalité ne serait-elle pas aussi de ne jamais se connaître ? À cause du rêve, compris mais tardif.

#### DE LA GROTTA AU VILLAGE

Sur le chemin, toujours seul et sans certitude, les rêves sont comme des flaques d'eaux éparses, qui s'évaporent, et ne reflètent dans la Lune ou sur Mars (sans eau), que la trace.

Les eaux.

Sentiment très curieux quand il pleut ; certain d'être seul ; et les présumptions sont gorgées d'eau, alourdies, en même temps elles flottent comme une rosée déposée.

Seul et humide, la pluie régénère, rend les paysages incertains ; l'esprit musarde seul et serein.

#### BLANCS

Le doute me fait exister. Si t'imagines seulement une perfection tu seras toujours déçu.

Je sais, et ne sais rien de ce que je sais.

La fatalité désire qu'on ne sache pas, rêveur éveillé.

Chaque perte appelle le miraculeux. Chaque contrainte, chaque limite la naissance d'une alchimie. Chaque faux pas, du moins l'anxiété (dormir) (se calfeutrer), tente d'échapper à l'abîme. Ne pas s'charner sur la réalité ou l'irréalité. Voir aussi tout comme un mirage...

Tout est plus beau que la lumière de mes songes...

"L'entrepreneur vorace" et "le rêveur sot", puisque tout est aussi vrai qu'aussi faux...

"Dieu n'existe pas... afin que tout demeure entre ses mains."

Par le mouvement, l'Alternance (de Montherlant ; être plusieurs) il faut que ça passe par plus rien pour se transformer. Un tamis.

"J'ai l'œil plus bleu blanc". Arthur Rimbaud. L'œil plus blanc que bleu.

Par une interruption, une éclipse un esprit se pense ? D'un blanc total il garde une mémoire ?

En ferment les yeux les images passent pâles à toute vitesse. Ce qui arrive dans le rêve, c'est une chaîne des rapports au monde, des sentiments à son expérience en accéléré, les uns aux autres, réduits à s'infuser.

Le rêve, toute nos réactions par rapport à tout, incomprises, mises en accordéons... le rêve s'absente lui-même, machinique, mais garant de nos duperies. Nos invraisemblances dans les rêves sont ce dont l'esprit se sait ignorant.

Il a très peu de temps, à toute vitesse, pour toute agilité, il met en scène. Comment l'esprit se saisit, il en fait un film la nuit.

Ses préhensions, ses caricatures... le rêve, c'est pas une pensée, il est machinique, mais même dans la répétition il y a un libre arbitre, un choix d'assemblage, une dégustation. Le rêve c'est toute la vie, c'est toi qui l'appelle, selon tes désirs, en proportion (de tes incompréhensions). Rêver un besoin (de comprendre).

Par le blanc, l'éclipse totale l'interruption, la coupure, la rupture, y-a-t-il le signe d'un recommencement ? Dirigé ? À Amsterdam, défoncé, un concert, une flamme dans une cymbale, deux cymbales frappées, provoquent un éblouissement, un blanc total, aussitôt après je ren-

contre le grand amour, je vais au devant d'elle. Mémoire particulière de cette rencontre après cette éclipse, cette reprise, ce relais, ce changement à vue...

Le rêve se suffit. Une palpitation.

L'enfant allongé nu sur son père se fait caresser les reins et chacune de ses fesses dans les grosses mains dans la raie, longtemps, l'enfant nu rigole, et son père fait de force, par jeu, dans le cou, de gros baisers d'ogre.

Le fils me fait des signes de jumelles, ses mains en cornet.

Sami, sa belle indépendance, sa belle indifférence, sa flemme, sa carapace, et pourtant il n'est pas égoïste, et pourtant il sait écouter, et pourtant il a l'âme gentille.

Palpitations...

Je ne vois guère Sami, et Jean est un personnage ridicule.

Ce qui est juste peut être trop fort. Il faut savoir accepter les intermittences. Intermittences du cœur, éloignement de l'aimé.

Accepter que l'un puisse ne pas assurer, tour à tour. Variation. Savoir attendre. Même il faut être heureux. Pas trop fort.

Les intermittences.

Pendant mon premier séjour j'adorais avec un vélo découvrir tous les chemins qui relient la géographie d'un coin d'une partie de l'île...

Je pique dans un complexe à vacances un souvenir de l'île, une carte-jouet en plastique, carte plane de carrés qui bougent les uns par rapport aux autres, un labyrinthe de gros carrés, un jeu d'enfant à épingle sur le mur de ma chambre. Carte semblable à mon "montage idéal", carré de carrés alternés, variables, interchangeableables, simultanés, petit à petit, palpitations, intermittents.

Tout un chacun fait ce qui lui plait ; et ça ne change pour toi, pour moi, rien à rien.

Une histoire d'amour ne prend pas tout ton temps même si elle te fais respirer le temps, c'est à toi de faire c'que t'as à faire. T'as beaucoup de temps.

Toujours être celui qui aime plus l'autre ? Je ne fais qu'attendre. C'est ce que j'ai toujours choisi. Je suis revenu à Formentera pour dominer le fait d'être dominé par un plus petit que moi. Normal donc d'être seul, les galères, l'ennui, livré à moi-même. Il faut prendre sur moi.

J'me fais chier normal, il faut accepter.

(Dans la grotte, difficultés d'approvisionnement.)

Contenir le rêve. Enfant, protégé, on contient les rêves des parents et les siens. Après on déborde.

Toujours prendre son temps quelque soit la situation, prendre le pouls, par mégarde, parce qu'absent et totalement consentant. Le peu au-devant duquel on va.

## LE PEU AU DEVANT DUQUEL ON VA

Ceux qui parlent en vibrant, trop de gens ont la voix grave, vont chercher dans la profondeur, ce même brrr, l'usurpation des gens ennuyeux. Des gens très ennuyeux jouent du timbre grave, un trémolo, ils ont ce culot.

Ils m'ennuient à faire tâche d'huile, imiter une pose profonde, qui joue, s'accroche à toi, qui pèse, qui ennuie le monde. Autour tout devient triste. ceux qui prétendent à un quelconque poids.

J'aime Sami quand il parle il module du plus profond qu'il quitte pour dire "ville", toujours sa voix monte et tient au-dessus un chant, qui continu, résonne clair.

Élisa de grave s'élève, mais choisit la voix cassée, l'intermédiaire. Feu-trée, sans choisir, elle distille une gêne qui appelle la considération.

Quand ma voix a muée j'ai pleuré de ne plus pouvoir chanter.

Vibrer la gravité ou parler flûté, on a toujours envie de passer, être poreux entre les deux.

De l'un à l'autre Élisa marque le milieu.

Le monde entier est une énorme junkie.

Personne n'est à son rythme. On est tous sollicités pour être rentable, et vite. Les parents comptabilisent le temps, un dimanche, toi à la toilette, toi les épiluchures, toi les courses, toi là à tout de rôle. Sois un homme, je t'apprends à compter, prends tes responsabilités. Tous les jeunes ont le vomi de cette idéologie, compter, décompter. Une vie.

On a pas le temps d'apprendre lentement.

On a pas idée d'apprendre lentement.

Quand on a le sentiment de revivre la même chose, la même situation, symbolique, dans une relation aux autres, obscurément, c'est une chose qu'on vit mal, qu'on comprend pas et qu'on revit, c'est normal, toujours on rêvera.

Le feeling c'est le mouvement, sur le chemin au diapason du tissage, du tapis en train de se faire et refaire. Sous vient.

On ne sait pas vivre. Pour chacun c'est vrai. Personne ne le dit. Il faut être puni. C'est pourtant simple, de ne pas avoir peur. Personne ne sait vivre.

L'amour et les voyeurs.

Le rêve, conscience à rebours... tardive... c'est qu'on ne sait pas vivre. Savoir qu'on ne sait pas. Ne jamais se savoir assez c'est vivre.

Le rêve c'est une éclipse. Son sens quelque fois ça s'entend. La voix cassée.

Pour faire avec le rêve il y a un mouvement. Lent le mouvement, lent. Dans la lumière par inadvertance.

Il y a une méthode : l'alternant, l'intermittent, le palpitant, le blanc, le fur et à mesure.

... Rêve et éveil peut importe où est la connaissance et l'inconscience, l'important c'est la palpitation, de passer entre les deux. L'harmonie, à la porte des mondes.

Tous nous est donné et on ne sait pas vivre. Rêve et éveil c'est pareil ? Les communiquer ça comble.

## Chanson

On a trop d'mémoire.  
On a un trou d'mémoire.  
C'est la même histoire.

Tout nous est donné  
le soleil et l'éclipse  
vivre on ne sait

Ouh là là on a un trou d'mémoire.  
Ouh là là on a trop d'mémoire.  
Ouh là là c'est la même histoire.

Tout nous est donné  
vivre on ne sait  
le soleil et l'éclipse

Ouh là là c'est la même histoire.

## CONSULTATION DU YI-KING

Réussite transcendante, qui tire son origine de l'invisible, exploité par le travail.

La sincérité-droiture intérieure, humilité, modestie, mener son œuvre.  
Ne pas faire voir sa richesse.

Hauteur de la montagne et profondeur de la terre se complètent, le résultat est le sol uni (juste et équitable).  
Les choses sont faciles pour une personne humble.

Sincère observance des mœurs. Haïr ce qui est plein, aimer l'humilité.

## JOUR ET NUIT

J'ai partagé une fois avec Sami.

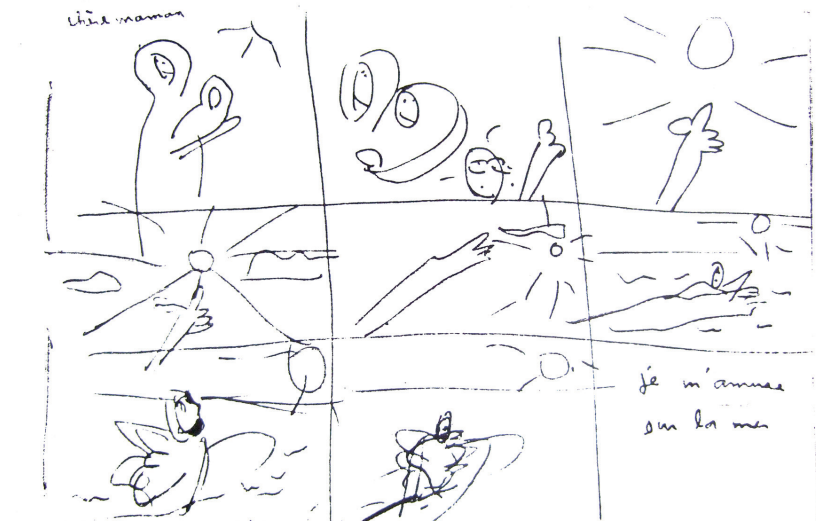
Sam p'tit grand-frère des âmes (p'tit-frère des grandes âmes)  
j'me suis pas assez dénudé et il n'y a pas de danger. Si je n'ai pas dit ma maladie j'étais en pleine sincérité. Le monde, tout, qu'on cache, le démon, n'entache en rien quand on se fout de destin avec précaution. Avouer ses maladies ne change rien, attentif à l'ami, T'es presque rien, tu musiques l'exhalaison. En harmonie tout n'est pas dit.

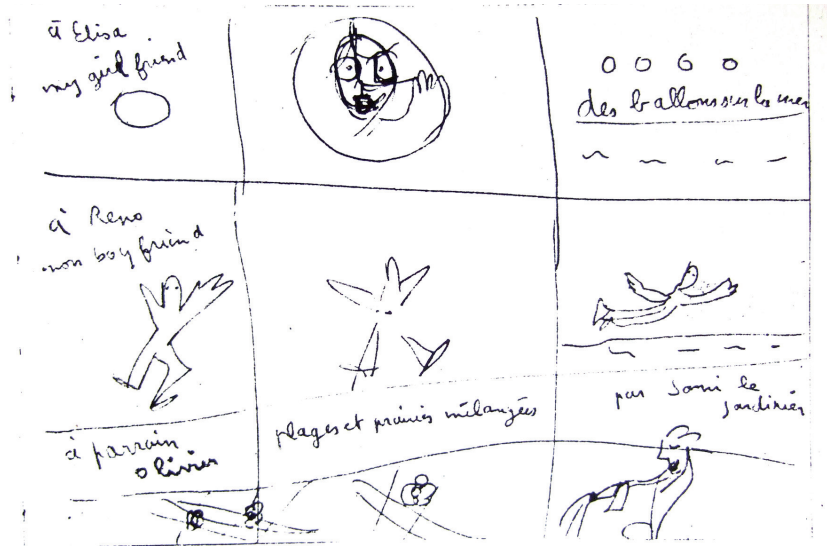
il ne faut pas  
le dire

l'harmonie  
l'expliquons

on peut encore  
le dire

laissons  
l'harmonie





Sami enlace la surface,  
entre la terre et l'infini  
trace le bleu, l'espace.

Les enfants des gitans jettent les bouteilles d'alcool vides dans ces rues pour touristes qui bordent leur quartier, peintes d'un bandeau blanc. C'est normal, l'alcool vide leur rue. Que leur font leurs grands frères bêtes voûtés abêtis, bières à la main ? Un flottement. Le plus petit appelle, s'impatiente, grimpe l'escalier à genoux, rejoint les deux grands et pleure : ils s'en vont.

Dalida est morte.

Sur le bateau du retour je cherche des français, une voiture qui va à Paris.

Je me fais accoster par deux flics espagnols assez agressifs pour "mendicité", ils veulent me voir le lendemain à la sortie du bateau pour vérification des papiers d'identité au commissariat du port ! C'est leur fameuse Campagne de Printemps ; un peu de nos Campagnes de sévérité françaises.

Chanson

Fou ! Fou ! Fous ! Fous ! Fous-toi de tout ! Fou ! Fou !  
Détache un frère, défaire et refaire ? Pleurer d'inventer !  
Fous ! Fous ! Fou ! Fou ! C'est un peu fou entre les deux !  
y a bien un peu !

Sam est détaché de tout. C'est ce qui m'a attiré. Les copains de Sam lui reprochent son détachement. Il me l'a répété. C'est ce qui m'a attiré. Voyager sans retour, sans se retourner, assurer et s'en foutre, et tout trouver. Il se fout de la mort parce qu'il sait renaître. D'amitié.

Dans la camionnette du retour, le jazz. Jeanne Moreau déambule, libre, détachée, dans les rues, la Notte. Heureusement toujours Jeanne déambule par les rues sur un air de Jazz ! Aisance moderne, indifférente dérive parce qu'ayant pardonné et recherchant encore. Et son mari on la regarde, jaloux de sa liberté. Régénérée, elle invente, en roue libre.

Non loin de Formentera au nord de l'île, un pic rocheux, étrange, irréel, impressionnant, menaçant et lointain et visible, pointes noires, l'île aux sorcières dit-on, autrefois on les bannissait sur ce minuscule trident pour les laisser mourir — une légende — Une manière de purifier Formentera. Autre seuil. Rite funéraire pour un sanglier blessé. Marie L'or est aussi sexuelle et enfant que moi. Amené par elle, au seuil, deux moines, par l'envers, possible.

Les correspondances entre toutes choses, les coïncidences, c'est normal, il faut pas s'en étonner ; trouver ça beau mais pas ne devenir superstitieux. Il y aurait un paradoxe, d'un côté des correspondances, de l'autre trop de correspondances, tout monter en un système, une histoire de fou, dans laquelle tout doit entrer.

Trouver ça beau, utile, divin, et relativiser, cesser d'y croire.

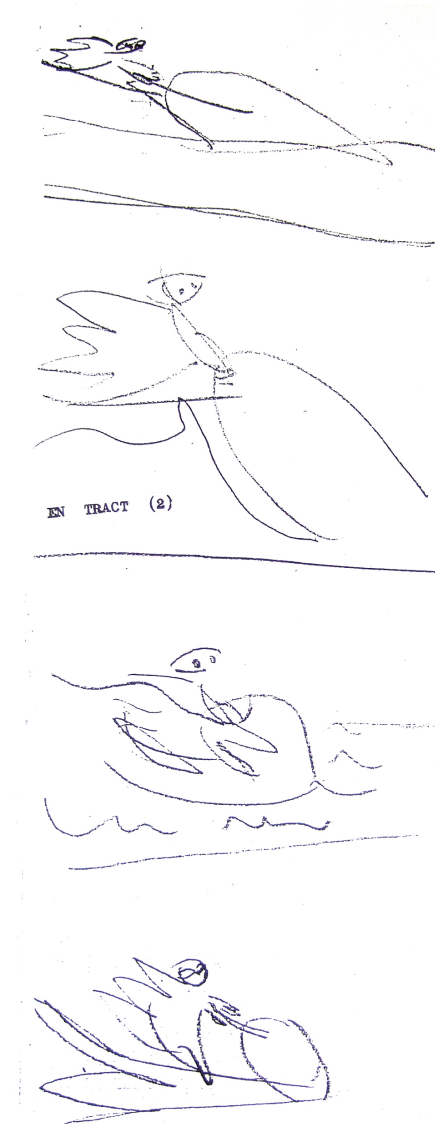
La mesure. Le passage.

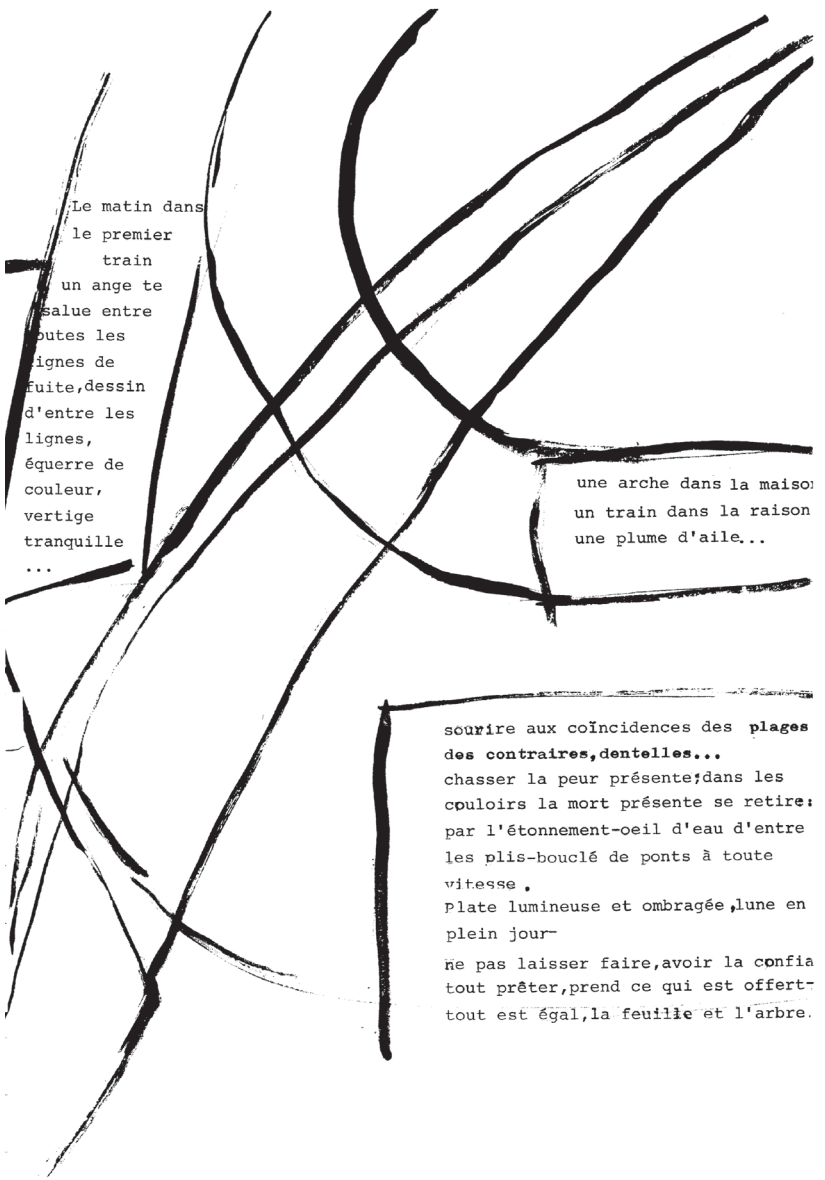
\*

Là où il y a un ange, il y a un diable. L'important c'est la mesure, l'entre-deux, tenir compte de ce que l'on sait, le passage. Comme si j'étais resté fixé sur un trip : tout est beau, mais la vertu d'une île c'est que tout est rude.

\*

À la ville pourquoi les mômes aiment les explosions, les voitures qui cassent, les films où tout se fend, se brise dans la vitesse ? Parce que tout correspond, tout concourt. À la campagne on humait.





Le matin dans  
le premier  
train  
un ange te  
salue entre  
toutes les  
lignes de  
fuite, dessin  
d'entre les  
lignes,  
équerre de  
couleur,  
vertige  
tranquille  
...

une arche dans la maison  
un train dans la raison  
une plume d'aile...

sourire aux coïncidences des **plages**  
**des contraires, dentelles...**  
chasser la peur présente; dans les  
couloirs la mort présente se retire;  
par l'étonnement-oeil d'eau d'entre  
les plis-bouclé de ponts à toute  
vitesse .  
Plate lumineuse et ombragée, lune en  
plein jour  
ne pas laisser faire, avoir la confia  
tout prêter, prend ce qui est offert  
tout est égal, la feuille et l'arbre.



SECRET

J'ai rêvé de Sami et Jean, on campait en plein air, toujours dans la campagne, les sous-bois, on frôlait les villes à la recherche de hash, fréquentant les vieux restes des hippies, zonards, clodos, arnaqueurs, et nous étions hélés, jetés par les propriétaires comme nous pique-niquions près d'une maison. Je trouvais un lapin, le perdait. Longtemps je le cherchais. Finalement nous le rôtiissions.

Ferme les yeux. La conscience fourmille de mille points en un point. Pour évoquer une chose, ferme les yeux une seconde, ça doit t'évoquer la justesse de tout en un.

La dualité entre le bien et le mal est trop marquée. Ce serait tout l'un ou tout l'autre. Tout bien ou tout mal, marqué, opposé, sans relations, quand l'important c'est de tout le reconnaître, en tenant compte de faire avec, et c'est le passage. En être le prêtre.

Genre : je passe aux chiottes après A... : je reconnais cette odeur : c'est A. C'est son fessier : je reconnais son cul : et tout ce que je n'aime pas : son inquiétude au fond.

Il chie : et moi je m'en fous, j'ai de la compassion qui attend encore de faire quelque chose, pour lui

“Faire les choses impunis c'est mourir, aveugle, sourd”.

(Pasolini — Œudipe Roi)

Il se tue de ne l'avoir su, de ne s'être pas su, de l'avoir su et de l'avoir refusé, et de se le refuser encore une fois su.

Mourir de se cacher. Éteint. Revis. La vie d'usine. Fils de l'homme.

Roi en son pays en tuant père et mère, et couchant avec mère, le fils à la place des parents c'est évident...

S'il s'agit d'esquiver quelque chose, de jouer des cases blanches, l'absence, le non-dit d'un mort, humble, ... dans l'éclipse, l'intervalle, le blanc, de l'œil ; plus blanc que bleu, le regard de Rimbaud, j'ai l'œil

plus blanc que bleu.

Là-bas deux fois trois semaines : à la radio un tube de variété italo-français, j'étais ulcéré qu'elle fut aussi stupide ma rengaine du voyage. Ça n'est pas triste de savoir qu'on ne sait pas. Économie de l'Esprit. Pourquoi se mutiler, de l'avoir compris, faut ne rien vouloir, et faire. Y'a un mystère. Être et ne pas être, je cohabite.

Déception. retourner sur l'île une deuxième fois pour, ravi, être déçu.

Ne pas juger. Être ou ne pas être. On veut choisir. Il faut accepter le passage, de temps en temps l'un et l'autre sans s'opposer, sans se choisir faut pas d'histoire, parce que les histoires ça crée des histoires. Il faut savoir parfaitement où tu es, ce que tu fais. Et s'en foutre. C'est le devenir de l'ubiquité.

Être plusieurs dans plusieurs temps.

(C'est exactement ce que je me disais.) S'il y a des secrets, quelque soit le temps, l'état des lieux, il faut être poreux. Comme l'ombre des feuilles d'arbres sous la lumière.

Tu peux dompter le temps, la mémoire dans ta tête, si tu as bien agi, à tout endroit, et tel autre, avec tels autres gens, su tu as soif d'espaces, tu es effectivement dans plusieurs temps en même temps. Tes actes se souviennent, on se souvient pour toi. Le prochain t'appréhende. Cette mémoire c'est l'architecture. L'architecture c'est la mémoire, la seule chose que les hommes laissent de ce passé, de cette vie, c'est une ruche, symétrique. Si tu as soif d'espaces, mille activités.

Se défaire de ses enchaînements... écrire ce qu'on peu... c'est se laisser s'appréhender totalement.

Écrivant je veux qu'on m'appréhende aussi dans ma manière de ne pas m'appréhender. C'est ce que je veux en essayant de m'écrire. Entre terre et ciel, c'est l'intermédiaire. Me défaire de mes enchaînements...

À travers le miroir de Bergman, le rêve de Dieu.

Si t'es tout seul à rêver de Dieu, parce que les autres sont lâches et tricheurs, tu finis par passer tout seul, à travers le miroir pour les réconcilier, puisque le va et vient entre le rêve et la réalité est impossible seul... Parce qu'on est jamais assez accompagné, on est l'exclusion qui les réunît.

Tu deviens fou parce que t'es pas accompagné. Fou normal ou fou désigné tu ne peux jamais passer. Alors tu passes pour eux.

À travers le miroir, c'est ce premier plan de quatre personnages alignés, qui sortent de la mer.

... l'annulation, la lenteur, la répétition est jouissance, et l'acte même. Non pas l'exclusion. Mais l'acceptation (de l'exclusion pourquoi pas) le couplage. En amont de toute chose, la simplicité. Sans le faire exprès, mais en prenant ton temps. C'est comme se réveiller tôt le matin, sans réveil-matin.

— Amnésique ? On est tous amnésiques, on passe son temps à ça, à oublier. Dormir. se lever. Insupportable ?

L'éventail des femmes n'était-il pas fait pour cacher ce qu'on montre, un sourire (un sentiment); L'écran noir dans l'éveil, agité, ouvert. Un blanc-noir. Un noir-non. Un blanc, un autre plan brandi, joué, un iris, une surprise, jouer avec d'autres plans, par l'éclipse, en même temps.

Chacun à sa manière de se cacher, a un caractère.

On a peur parce qu'on est éduqué à cacher. On n'en peut plus mais... dormir, rêver, et puis s'éveiller, c'est comme marcher un pas, puis l'autre. Il suffit de ne rien vouloir... cacher ? Tout n'est pas dit dans l'harmonie. Accepter qu'on se cache. Ne rien faire et tout parfaire ? Mais il faut beaucoup travailler, sur son caractère.

Mais comment faire?... Faire, on ne sait pas faire.

On ne sait pas vivre c'est acquis (comment faire), réfléchir, rêver, tu rêves, tu te caches des autres, qui cachent qu'ils ne savent pas vivre.

Ne rien cacher, tout n'est pas dit.

Il ne faut rien dire ? Tout est dit.

LILI

Je pleure souvent,

je sais que tu es têtue, l'amitié s'est changée en haine crois-tu.

je vis lentement.

Le rythme à deux, le rythme amoureux est le rythme du monde, le tempo nous deux était le tempo du monde.

J'apprend lentement.

Mais vivre l'absence à rebours avec des coups ? Tout ce qu'on ne sait pas faire. Le rêvé répété, affolé. À toute vitesse passe un accordéon d'incompréhensions... mes énervements... je suis accablé !... ta dureté : "Nous avons beaucoup rêvé" disais-tu.

Maintenant lent, le mouvement.

Tout s'est tramé, rejoint.

Pour un chant.

